



## Émile Jaques-Dalcroze

### Père de la Musique-Romande



ES esprits supérieurs me feront une grande querelle. Ils me reprocheront d'être enfermé dans ma subjectivité et de méconnaître les lois de la critique, laquelle doit doser les restrictions. Eh bien ! je l'avouerai donc d'emblée : j'aime l'œuvre de Jaques-Dalcroze, sans avoir la fatuité de passer les diverses faces de son génie au criterium d'arbitre. J'admire le musicien, le poète, l'homme et le créateur de la Rythmique en me laissant aller au gré de mon instinct, sans discussion. Et puisque je suis appelé à parler du père de la musique romande, j'essaierai de bien dire, de laisser faire, en pensant à l'Enchanteur Merlin :

*« Tel cuide enseigner autrui qui ne enseigne soi-même. »*

Le goût ancien et toujours nouveau des admirateurs de Dalcroze n'est étayé sur aucune estimation censurée. Il est basé sur le sentiment, lequel est souvent le bon sens. Les dalcroziens ne raisonnent pas. Ils ne se demandent pas pourquoi ils aiment « tout simplement » ces œuvres pleines de naturel, car les physionomies diverses de ces créations trouvent toutes, en général et singulièrement, une résonance en eux.

\* \* \*

Jaques-Dalcroze a abordé des genres multiples. Il faut constater que le succès des uns a fait du tort à la renommée des autres.

Pour le grand public, l'auteur des *Enfantines* a fait oublier le maître du *lied* ; le créateur de la *Rythmique* a effacé le musicien de chambre ou le symphoniste ; et les nombreux Festivals, avec leur arrière-goût de chansonniers patriotiques ont fait reléguer ses opéras et opéras-comiques sous les chemises empoussiérées des bibliothèques théâtrales.

Cependant, la réussite et la vogue de certaines œuvres ne suffisent pas à expliquer pourquoi nos orchestres, nos scènes romandes et alémaniques donnent de si rares exécutions des meilleures pages de cet auteur, exécutions qui sont toujours une révélation, un immense succès.

Pourquoi ?... « *Quieta non movere* »...

Dalcroze a conservé, à 73 ans, une jeunesse d'esprit et de cœur absolument prodigieuse. Il ne porte de décorations, avec coquetterie. A l'âge où tant d'artistes chevronnés ou aigris font du narcissisme ou de la rancœur, il ne cesse de regarder vers l'avenir, il ne cesse d'écrire et de composer pour glorifier ce qu'il a toujours aimé : Son pays, la vie ; la vie de son pays.

Corpulent et un peu voûté, ayant l'air de marcher à pas feutrés sur des jonchées de narcisses, tordu par cet ennemi des sédentaires : le rhumatisme, le regard perdu derrière des verres légendaires, errant dans l'irréel de ses rêves, il accueille chacun avec la même chaleur, la même bonté. Et c'est toujours l'extrême modestie des propos jointe à la curiosité pour les efforts de ses cadets. Il se dérobe avec un doux entêtement lorsqu'on veut le faire parler de ses œuvres. Il veut, avant tout, savoir ce que font les jeunes. Il les encourage, les soutient. Ce maître qui n'a jamais sacrifié à la mode a toujours suivi de près ce qui va avec son époque. L'atonal, le bi-tonal, le polytonal n'ont aucun secret pour lui. Il en use, mais avec

discrétion, en passant, et ne tombe pas dans le dogmatisme de leurs protagonistes. Sa conversation brillante et passionnée est aussi à l'aise dans la spiritualité élevée que dans l'historiette désinvolte. Car ce musicien de naissance est également né sous le signe de la bonne-humeur. Son rire clair de Silène barbu fait penser au vieux dieu qui, comme lui était poète et malicieux.

\* \*

Le nom de Jaques-Daleroze est plus, pour les Romands, le drapeau d'un ralliement artistique et spirituel, qu'une étiquette de doctrine ; malgré la Rythmique.

C'est Dalcroze qui, le premier, créa un style spécifiquement suisse-romand. Pour chanter l'âme de tout un peuple, et pour graver certains tableaux domestiques, d'une harmonieuse simplicité, il adopte une langue qui n'existait pas avant lui.

En maître avisé et sage il nous apprend qu'il convient de vouloir ce que veut la Nature, sans s'inquiéter *pourquoi*, mais *comment*. Les 600 et quelques chansons dont il est le poète et le musicien nous enseignent une robuste philosophie qui est tout un art de vivre chez nous. Paroles et musique de cet « art de vivre » sont l'expression exacte du génie de notre race et de nos tempéraments. Voilà pourquoi Dalcroze est souvent nommé le « Félibre de la Romandie ». Terme impropre si l'on veut, mais image justifiée.

\* \*

Il fut le premier à s'insurger contre la symétrie carrée des barres de mesures. La souplesse et la rupture de la continuité rythmique ne furent pas, à l'origine, une recherche d'élégance. Elles ont une raison linguistique et d'accents toniques. Puis, par extension, sa musique instrumentale n'a plus voulu connaître d'entraves pour traduire les sentiments de la vie et les couleurs de la nature. Sa ligne mélodique semble épouser celle de nos horizons sinueux. Et ce qu'il écrit est « authentique » et juste d'expression parce qu'il ne sort pas de son climat.

Pour savoir en quoi son style est spécifiquement romand, il faut commencer, au rebours du bon sens, par voir ce qu'il n'est pas :

Il n'est pas de France, car il est moins fluide, plus direct et d'un intellectuelisme moins subtil, moins ténu et moins ingénieux.

Il n'est pas alémanique, car il est plus souple de rythme, de forme ou d'esprit. Il est sans frénésie, sans l'esclavage d'un académisme pédant ou d'une scolastique préméditée.

Il n'est pas autrichien, car son lyrisme est d'un romantisme sans violence ni terreur. Il est également moins sentimental.

Il n'est pas italien, enfin, car son dynamisme est plus réservé. Les qualités de brillant sont moins extérieurement apparentes.

Et cependant, sans être composite, le style dalcrozien doit quelque chose à chacun de ses voisins, car nous sommes au carrefour des nations.

Une de ses phrases musicales ou poétiques n'appartient qu'à lui, sans qu'il y ait à hésiter. Jamais il n'a cédé aux dogmes de chapelles, aux engouements des nouveautés éphémères. Sa musique a son caractère enraciné dans un sol qui n'accepte aucune culture forcée. Instinctivement, Dalcroze produit une œuvre logique, d'une substance faite de vérité et de sentiments éternels. Il est d'un pays où l'on aime l'équilibre, la mesure et les gestes magnanimes. Mais elle est trop de chez nous pour être sans défauts. Elle doit avoir ceux de ses qualités. Car nous avons nos côtés faibles, et avant tout celui de n'en parler qu'entre nous.

\* \* \*

Le mystère de cette personnalité, de cette puissance sur les âmes romandes provient d'une simplicité inimitable (tous ses imitateurs sombrent dans le médiocre), simplicité jointe à une maîtrise absolue dans la technique de l'écriture. Avant de créer sa science du rythme, Dalcroze, professeur d'harmonie au Conservatoire de Genève à la grande époque de Stavenhagen, passait pour l'un des premiers harmonistes et contrapuntistes de son temps.

Mais ce n'est pas cette technique transcendente qui dicte ses œuvres. C'est le cœur, le cœur pur, lumineux, sans âcreté, comme la Terre qu'il chante, comme les belles montagnes qu'il évoque.

Et c'est ce que chacun, chez nous, reconnaît obscurément ou clairement, s'il n'est embrigadé dans un clan international ou dans une coterie sectaire.

\* \* \*

Le domaine dans lequel Dalcroze a poussé le plus loin la perfection

d'écriture et de forme est incontestablement celui du *Lieder*. C'est là qu'il a donné les œuvres les plus parachevées, les plus définitives.

La *chanson*, ce côté mineur de sa lyre est celui que chacun connaît. On ignore trop son génie majeur, l'ample moisson des *Lieder* qui place le nom de Jaques-Dalcroze à côté des plus grands, auprès des maîtres du genre. (Il faut bien employer le germanisme *Lied* pour désigner ces petits drames pour chant et piano, ces courtes annotations d'atmosphère. Le *Lied*, étant à la musique ce que la nouvelle est à la littérature, on ne peut le remplacer par *mélodie* ou *romance* qui peuvent appartenir au domaine de la *chanson*.)

Dans les *Chansons* et les *Festivals*, qui sont le côté externe de son inspiration, Dalcroze se penche vers l'enfant, vers le populaire et l'artisanat.

Ses *Lieds*, comme sa musique de chambre et ses œuvres symphoniques sont la force interne, le côté animique le plus personnel du maître. Ils ont les aspects aristocratiques de sa pensée. Et c'est chez eux qu'on trouve un *art de qualité* qui ne pourrait aller au delà.

Y a-t-il rien de plus parfait, de plus touchant, rien qui aille si droit au cœur que sa *Complainte du Petit Cheval Blanc* ? Vocalisée et dépourvue de paroles, l'écriture en paraîtrait d'une audace illogique. Mais chaque mot est souligné avec une telle justesse que la dissonance n'appelle aucune résolution. Voyez aussi la nouveauté des harmonies de ce *Tu peux partir* dont les septièmes montantes, les fausses relations ne choquent jamais, tant l'œuvre reste logique et tonale.

Tout le volume contenant ce chef-d'œuvre écrit pendant la guerre est, du reste, extraordinaire. Il est le reflet d'un temps d'exception. Et c'est — peut-être à tort —, l'époque pendant laquelle le compositeur nous paraît le plus génial, celle pendant laquelle il s'élève le plus au-dessus de lui-même.

Regardez ce *Matin pastoral* dont l'atmosphère limpide est esquissée avec une sensibilité si émouvante. L'introduction en est grande, à force de simplicité, de modestie dans les moyens. Les peintres les plus subtils les plus suaves, sur leurs toiles baignées d'ombres translucides n'ont jamais mieux placé la note exacte, le détail précis, la suggestion discrète. Toute la pièce, qui est de proportions importantes, fait penser à ces bucoliques virgiliennes dont nos âmes sont classiquement imprégnées, tant il reste de génie antique dans nos esprits d'occidentaux.

Et s'il rejoint la grandeur, à force de véracité, d'émotion contenue ou

déchirante, jamais il ne vise au sublime. S'il y atteint, c'est malgré lui. C'est, dans ces *lieds* surtout qu'il est de grande école.

Son *Regard Eternel* dont l'accompagnement friserait l'indigence, s'il n'était aussi définitif, en est une preuve. Et l'introduction de l'adorable *Cœur*, atonal à force de polytonalité, pourrait passer pour une gageure si chaque chose n'y était si bien à sa place.

Mais nous ne saurions tout analyser. Qu'il adapte sa musique à des poèmes de Paul Fort, de Burnat-Provins, de Spiess ou de lui-même, Dalcroze sait trouver la note exacte, souligner le mot avec précision, tout en gardant sa griffe.



Lorsque nous avons dit que ses *Chansons* sont le côté mineur de son talent, ce n'est certes pas dans un sens péjoratif. Elles ont de l'esprit et du trait. Elles sont excellentes dans l'ironie. Non pas une ironie cruelle ou méchante, ces sentiments lui sont inconnus, mais dans la raillerie paternelle. En juge bienveillant et éclairé, il s'amuse de nos défauts avec tant de gentillesse qu'il a l'air de les admirer. Il a quelques pointes contre les « Seigneurs de Berne » taquineries de Romand, sans fiel, qui aime à tarabuster les bureaucrates de la Ville Fédérale, en Vaudois qui se souvient... et qui a fait une bonne paix...

C'est ainsi — dit-il — que « *si le monde entier des fous Se donne rendez-vous Pour danser à Aubonne* ».... « *Il n'y a que les gens de Berne Qui restent dans leur cité Car il sont, pour votre gouverne, Bien trop lourds à transporter* ». Brocard sans méchanceté qui a cependant son petit air de goguenardise.

Ces *Chansons* (plus de 60 recueils) sont tout un monde, et un monde charmant.

Il y ressuscite les antiques *Mai*, le *Papegai*, les *Jeux Floraux* et *Feuillus*. Ils sont pleins de rossignols, d'alouettes, de roses, de lilas, de marjolaines, de diables et de bosquets. Les garçons y sont gais et les belles y chantent l'amour sur le mode majeur. Lorsqu'il est éploré, c'est pour conclure que si « *Jean-Louis me trouve trop petite — mon ami* » — il changera d'opinion... la jeunesse étant le seul défaut inexorablement curable. Et si, enfin, le *Rossignolet* auquel, « *Las! on a coupé les ailes, ne plane plus dans les flots blonds de la lumière, il chantera quand même, éperdument, sa foi dans les amours suprêmes* ». Cette aimable romance tient de nos vieilles

chansons de labour « chansons de labeur »... Et ces chansons, ni galantes ni désespérées, ont pris, avec Dalcroze, un air qu'elles n'avaient pas encore. Elles ont parfois si fière allure, une telle crânerie ou une telle séduction, elles ont souvent des formes d'un atticisme si parfait qu'elles ne sont pas déplacées au concert.



Les *Festivals* ne sont que guirlandes de chansons. Mais Dalcroze peut y hausser le ton jusqu'à écrire cette *Prière patriotique* qui, chez nous, fait office de *Cantique National*. Cette page s'élève en trois belles phrases, en trois coups d'ailes, vers les hauteurs sereines de la Foi, de la Confiance en la Suisse libre, éternelle.

Parmi ces *Festivals*, le *Poème Alpestre* est le premier en date. Écrit pour l'Exposition de 1896 à Genève, il a donné à Jaques l'idée de composer ses premières *Enfantines* et ses *Chansons romandes* dans lesquelles il prouve qu'il possède le *Charme*, dans le sens étymologique du mot.

Pour le *Festival Vaudois* (1903), une trentaine de villes et 200 villages ont participé à l'exécution. La mise en scène inscrite, mesure par mesure sur la partition, par Dalcroze, fut réalisée par le célèbre Gémier. Après des études qui ont duré toute une année, il a suffi d'une seule répétition générale pour régler l'ensemble de deux mille exécutants.

C'est après ces représentations que Jaques eut son idée de la *Méthode de Rythmique*, violon d'Ingres, devenu préoccupation de premier plan.

Puis ce fut la *Fête de juin* (centenaire de l'entrée de Genève dans la Confédération) spectacle inoubliable dans lequel l'auteur a su mettre le Lac et la Nature comme accords nouveaux dans sa partition.

En 1923 : *Fête de la Jeunesse et de la Joie* ; en 34 le *Jeu des Saisons* ; en 36 *Genève chante*. Et voici, en vrac : *Le Feuillu*, *Echo et Narcisse*, *Les Premiers Souvenirs*, *Notre Pays*, *Les belles Vacances*, *La Soubrette*, *Riquet à la Houpe*, *Par les bois*, *L'Ecolier*, *Le violon maudit*... on ne saurait tout mentionner.

Cependant nous parlerons plus en détail du *Petit Roi qui pleure*, dernier en date, cette sorte de *Festival-Féerie-Rythmique* qui éclaire le mieux la personnalité, la musique et le nouvel art créé par Jaques-Dalcroze.

Mais auparavant, il faut ajouter que, dans toutes les pièces citées, au fur et à mesure qu'elle se développe, la Rythmique joue un rôle de plus

en plus important. C'est à Hellerau que Dalcroze avait eu l'occasion de faire des études d'évolutions et d'harmonisations de groupes humains, dans un espace facilement modifiable, grâce à des jeux de plots pouvant se déplacer. (Cette idée fut reprise et copiée, entre autres dans *Die Stadt* spectacle d'enfants du compositeur Hindemith).

Des contrepoints de lumières soulignaient les combinaisons de musique et de *Plastique animée*. Et les spectacles de Hellerau ont attiré pendant trois ans les artistes du monde entier. Ils furent interrompus par la grande tourmente de 1914.

\*  
\* \* \*

Dans le *Petit Roi qui pleure* dont il faut parler comme d'un aboutissement et d'un *capo-lavoro*, Dalcroze nous invite à reconnaître les possibilités de l'art qu'il a créé de toutes pièces. Mais il pousse son effort au-dessus du théoricien pour nous faire partager l'ampleur de ses conceptions.

Comme dans l'ancien théâtre grec, il réunit Euterpe, Terpsichore et Polymnie : chœur de scène doublé d'un orchestre, danseurs-mimes ou *rythmiciens*, récitant-cantatrice.

Disons, entre parenthèses, que si les professionnels de la Rythmique aboutissent à des démonstrations de plastique et presque de callisthénie, il n'en faut pas conclure que cet art nouveau est un renouvellement des danses antiques, ni que les gracieuses évolutions des rythmiciennes sont le but final du maître. Cette esthétique fait partie des objectifs d'une humanité plus élevée qu'il s'est proposés, comme l'art et la beauté font partie de tout ce qui ennoblit.

Dans ce *Petit Roi*, l'auteur se contente de moyens réduits à l'extrême : Six instruments et une batterie. Il en tire des effets d'orchestre complet. Mais l'instrument le plus souple, le plus chargé de teintes est la voix, le chœur de scène. Grâce à l'équilibre de cet orchestre intentionnellement épuré, Dalcroze évite le poncif.

Toute la conception de l'œuvre est une nouveauté. L'enchaînement des gestes forme une trame, et cependant ce n'est pas un ballet. C'est la démonstration d'un art, plus ancien que *Danseuses de Delphes*, dont Dalcroze, le premier, a établi les *lois* qui viennent coordonner le psychique et le physique, l'« animé » et le matériel.

C'est là une création, un patrimoine que notre musicien national lègue à son pays, à l'humanité, pour les temps futurs. On n'a pas encore saisi

la portée de cette « invention ». On n'a pas encore pu comprendre l'immense répercussion qu'elle aura. Il est certain que Dalcroze n'a fait que soulever un coin du voile. La route ouverte aux combinaisons, aux possibilités à tirer de cette innovation, va vers l'infini. Comme dans la musique elle-même, tout y devient innombrable.

C'est ainsi que nous avons toujours connu les « *silences éloquents* », même en musique. Dalcroze, lui, nous donne des *silences rythmisés* pendant lesquels on sent battre le pouls d'une vie continue. On y sent grandir, puis s'effacer l'image intérieure qu'il a éveillée chez l'auditeur.

La musique de ce spectacle est d'une telle discrétion qu'elle pourrait passer pour un accompagnement. La délicatesse de ses contours, ses fluides harmonies, volontairement dépouillées sont si réservées que, pris par la joie des yeux, l'auditeur en oublie souvent celle de l'oreille. Et cependant, c'est elle qui suggère, qui suscite ces rythmes libres d'allure, s'enchaînant naturellement et s'inspirant directement de la *vie* et de l'*organisme* humains. Les temps inégaux décrivent ces côtés multiples et divers que créent incessamment « *les sensations, les soubresauts, les arrêts nerveux, les abandons, les révoltes, les élans, les apaisements de l'enfant* ». (Cf. Jaques-Dalcroze : *Le Rythme, la Musique et l'Education*.)

Avoir parlé du *Petit Roi* ce fut parler de la Rythmique en général. Il nous reste à ajouter que cette Méthode n'a pas la prétention de transformer tous les élèves en artistes. Le résultat certain, au bout de quelques mois d'études, est de les rendre conscients d'eux-mêmes et d'une ambiance artistique.

Chez certains sujets la Méthode devra développer le sens du dynamisme et l'intensité des réactions nerveuses, provoquer des manifestations motrices plus fréquentes et d'une plus vive spontanéité. Chez d'autres, au contraire, il importera de tempérer les mouvements nerveux, d'adoucir le jeu des muscles. Son but est donc « *de régulariser les rythmes naturels du corps et, grace à leur automatisation, de créer dans le cerveau des images rythmiques définitives* » (Cf. : *id.*).

Chaque individu est susceptible de voir modifier sa mentalité de façon favorable ou défavorable selon l'éducation qu'il recevra. La Rythmique enrichit la possibilité de comprendre le Beau. Elle mettra les élèves à même de dire : *J'éprouve* et non pas : *je sais*. Elle aide à *s'exprimer*, de toutes manières.

Les expériences faites par Dalcroze n'avaient jamais été tentées par les physio-psychologues. Et si tout le système d'éducation par le rythme est

basé sur la musique, c'est qu'elle est une force psychique considérable, une résultante de nos fonctions animiques et expressives. Par son pouvoir d'excitation et de régularisation, elle peut harmoniser nos réactions vitales. La méthode de Jaques-Dalcroze nous apprend donc à ressentir d'abord en musique, puis à faire pénétrer le conscient dans les zones supérieures de l'abstrait. Faisant table rase de tout ce que les vieilles théories d'enseignement musical avaient de desséchant, elle épure, transforme, épanouit. Elle enseigne la joie de vivre aux moroses, l'émotivité aux insensibles, l'énergie et la volonté aux raffinés et aux artistes.

La Rythmique est enseignée dans les écoles primaires de Genève par Jo Baeriswyl, le talentueux organisateur et metteur en scène de nombreux festivals romands. Elle est adoptée dans les écoles de nombreuses villes d'Europe, d'Afrique, d'Australie et d'Amérique, sauf dans la ville et le canton de son inventeur. Pourquoi ?... « Latet anguis in herba » ?...

\* \* \*

Si la Méthode fait école, si elle a répandu le nom de Jaques-Dalcroze dans le monde entier, nous ne devons pas oublier qu'il est avant tout un musicien.

Ses opéras *Janie* et *Sancho* joués sur les plus grandes scènes allemandes sont ignorés en France et même en Suisse (sauf à Genève). Et la Suisse alémanique n'a jamais songé à les donner, malgré l'excellente traduction allemande. Sa brillante fantaisie *Les Jumeaux de Bergame* créée à la Monnaie de Bruxelles et son opéra-comique le *Bonhomme Jadis* créé en même temps à l'Opéra de Paris et à celui de Berlin sont inconnus chez nous, ainsi que l'oratorio *La Veillée* donné à Berlin en 1911 (orchestre Philharmonique, Domenchor, solistes de premier plan). C'est lors de cette exécution que nous fut révélé le génie musical de Dalcroze.

On s'avise enfin de reconnaître que ses trois *Quatuors à cordes*, que la *Fantaisie* pour violon, que les *Concertos* (ces derniers, tirés de l'oubli par Edmond Appia lors d'une récente et brillante exécution), n'ont pas vieilli.

Restent une infinité de pièces et de danses pour piano, des *Suites* et *Poèmes symphoniques*, des *Vocalises* dignes de ses *Lieds*...

Une telle fécondité, une telle abondance ne sont-elles pas miraculeuses ?

Quel exemple, quel modèle, quelle leçon....

« Le temps triera » nous disait Dalcroze dernièrement en faisant allusion à certaines pièces hâtivement écrites.

Le temps aura beaucoup à consacrer, peu à effacer.

Devant un tel monument, une telle foi dans sa mission, il n'est que de s'incliner. La vie de Dalcroze est l'exemple type, rarissime du désintéressement, du labeur incessant.

On peut préférer d'autres auteurs, d'autres œuvres, même en Romanie. C'est personnel et nous avons *encore* notre libre-arbitre. Mais nul n'a lu ses ouvrages didactiques et artistiques sans conclure :

Parmi tant de nobles serviteurs de l'art et de l'humanité, il en est peu qui aient ambitionné une plus généreuse destinée. Il a merveilleusement, — splendidement — accompli la sienne, en créateur.

Il nous a donné un style romand, style dont l'influence se fera sentir à tout jamais sur « *l'espoir en grain* » que sont les « *bouèbes (1) de demain* ».

Il nous a donné la *Rythmique*, avec la certitude que son écrasant labeur est appelé à améliorer les conditions de notre vie. Tous ceux qui ont travaillé cette méthode savent qu'il ne s'est pas trompé et qu'ils lui doivent une reconnaissance infinie. Elle leur a appris à voir quelle est la meilleure part, les a enrichis spirituellement et corporellement, elle leur a montré une des routes vers la Joie.

Il nous a donné, enfin, une vie de travail et un grand cœur. Et voilà pourquoi nous lui donnons le nôtre.

Puisse le flambeau que Dalcroze passe à ses élèves étendre sa clarté, illuminer tous les foyers, rayonner dans toutes les classes scolaires et sociales !

Sur le fonds de misère morale que furent la Guerre et l'Après-Guerre, l'œuvre entière, musicale et rythmicienne, commence à se détacher. Elle est pure, rayonnante. Les cloches d'Aube, de notre époque renaissante commencent à sonner pour elle.

H. STIERLIN-VALLON.

---

(1) Enfants.